

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

RÊVEUSE  
BOURGEOISIE

roman

*nrf*

GALLIMARD





DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

*Romans*

L'HOMME COUVERT DE FEMMES.

BLÈCHE.

UNE FEMME À SA FENÊTRE.

LE FEU FOLLET.

DRÔLE DE VOYAGE.

BELOUKIA.

RÊVEUSE BOURGEOISIE.

GILLES.

L'HOMME À CHEVAL.

LES CHIENS DE PAILLE.

MÉMOIRES DE DIRK RASPE.

*Nouvelles*

PLAINTÉ CONTRE INCONNU.

LA COMÉDIE DE CHARLEROI.

JOURNAL D'UN HOMME TROMPÉ.

HISTOIRES DÉPLAISANTES.

*Poésies*

INTERROGATION.

FOND DE CANTINE.

*Témoignages*

ÉTAT CIVIL.

RÉCIT SECRET *suivi de* JOURNAL *et d'*EXORDE.

FRAGMENT DE MÉMOIRES 1940-1941, précédé d'une étude sur « Le parti unique et P. Drieu la Rochelle » par Robert O. Paxton.

*Suite de la bibliographie en fin de volume*

RÊVEUSE BOURGEOISIE



PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

RÊVEUSE  
BOURGEOISIE

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1937.*

Extrait de la publication

## PREMIÈRE PARTIE



## I

Mme Ligneul descendait la côte. En dépit du fort soleil d'août, elle marchait d'un bon pas. Ses jupes ramassées dans sa main gauche, elle maniait comme une canne son ombrelle fermée; de temps en temps, elle en donnait un coup vif sur son chapeau à fleurs pour être sûre qu'il suivait le mouvement. A mi-voix elle pestait contre corset et volants. Elle n'en était pas moins correctement habillée, mais comme une femme de quarante-cinq ans pour qui la coquetterie n'a jamais existé.

En arrivant au bas de la côte, au lieu d'aller tout de suite à la plage qui était au bout de cette petite rue à droite, bordée de boutiques enfantines, elle résolut d'entrer un instant à l'église. Aussitôt dit, aussitôt fait. Et pourtant elle n'aimait pas cette église, moderne, ornée de colifichets ridicules. Mais quand on passe devant chez le Bon Dieu, il faut bien entrer lui dire bonjour.

Sa prière fut brève et cordiale : « Mon Dieu, je ne veux pas vous retenir trop longtemps, car je ne suis pas intéressante : tout va bien dans ma petite famille. Ma fille Agnès est saine et jolie; mon bon Ernest est bien portant, travaille bien, et gagne plus d'argent que nous n'espérons. Mais ne craignez pas que je pêche par ingratitude. Je n'oublie jamais que ce sont là vos grâces exceptionnelles; j'apprécie chaque jour l'immensité et la continuité de votre bonté. Si vous pouvez continuer, faites-le. Amen. » Elle contraignit sa vivacité pour achever son signe de croix. Et hop, à la plage.

Comme elle s'approchait du bénitier, elle se heurta à l'abbé Maurois.

La longue figure tortueuse du prêtre s'éclaira.

— Ah! madame Ligneul, le beau soleil ne vous fait pas oublier le Bon Dieu. Merci.

— Bien sûr que non, au contraire. Comment allez-vous, monsieur l'abbé ?

— Bien, en cette saison. L'hiver, c'est plus dur.

Le long nez se tortilla, les yeux globuleux roulèrent dans une allusion à des souffrances que ne connaissent pas les marmottes.

— Et vos paroissiens d'été, qu'en pensez-vous ?

— Oh! parmi les Parisiens, il y a de bien bons chrétiens, comme vous, madame Ligneul... Vous allez retrouver votre fille et M. Ligneul ?

— Oui, ils sont à la plage.

— Mlle Agnès est charmante... Il va falloir la marier.

— Elle a bien le temps de nous quitter, mais enfin...

— Tout le monde la trouve charmante. Tout le monde...

L'abbé insistait, rabaissant l'écaille des paupières sur ses yeux trop expressifs. Les deux yeux petits et vifs de Mme Ligneul, de chaque côté d'un nez qui deviendrait aussi gros que celui de l'abbé, souffrirent de mal voir en dépit de la clarté crue de cette église aux vitraux blancs. Elle empoigna son face-à-main en écaille.

— Ah! oui...

— Venez donc un instant, jusqu'à la cure, madame Ligneul.

— C'est que je voudrais être là pour le bain de ma fille.

— Un instant, madame Ligneul. Je me garderai de faire attendre ces chères personnes.

Mme Ligneul entra dans la cure et braqua son face-à-main sur un spectacle d'ordre. « C'est propre, mais ça sent le renfermé, pouah! Ça sent le curé, je n'aime pas cette odeur, se dit-elle. Mais cet abbé Maurois est un brave homme. »

L'abbé empoigna son nez tordu et le secoua comme pour le punir de réclamer à un moment incongru sa prise de tabac et il entama un discours prudent. « Oui, tout le monde remarquait le charme modeste de Mlle Agnès — modestie d'autant plus méritoire qu'elle était jolie. Et il y avait des gens qui, qui... », l'accent normand traînait, soulignant les précautions oratoires. D'un geste impatient

qui lui était familier, Mme Ligneul se mordit intérieurement la joue, près de la commissure droite.

— Eh bien, allons, monsieur l'abbé. Vous voyez quelqu'un pour ma fille ?

— Ah ! madame Ligneul, vous comprenez si bien toute chose. Vous me mettez à mon aise : je ne voudrais pas paraître indiscret.

— Allez, allez.

Donc, il y avait une famille à Saint-Pierre-Vaast qui était bien respectable. L'un des fils était plein d'espérances... L'abbé continua de piétiner. Mme Ligneul s'impacienta davantage et posa des questions. Non point qu'elle fût pressée de marier sa fille, mais elle avait l'habitude de couper au plus court.

— Comment s'appellent-ils ?

— Les Le Pesnel, répondit l'abbé en prenant son temps et avec une certaine solennité.

Mme Ligneul s'étonna de cette solennité, puis en fut émue. Ses questions vives reprirent, imprégnées maintenant de timidité.

— Qu'est-ce que ces gens-là ? Ce sont des gens bien ?

— Oh ! une vieille famille du pays.

— Ils ont une propriété par ici ?

— Une propriété... Oui, ils ont une propriété. Mais vous savez, nous sommes modestes par ici : il n'y a pas de grosses fortunes.

— Comment ? Vous me la baillez belle.

— Enfin, à part deux ou trois.

— Je vous dis ça, ce n'est pas que M. Ligneul et moi nous cherchions la fortune. Mais...

— Je pense bien, madame Ligneul. D'abord vous avez la vôtre.

— Oui, mais enfin. Je demande, je demande, pour savoir...

— Les Le Pesnel ont un peu de bien, ils ont eu beaucoup plus. Ils en auront peut-être encore : il y a une tante qui ne s'est pas mariée.

Ici, la figure de l'abbé fut traversée d'un éclair d'astuce qui fut pris par Mme Ligneul pour un éclair de malice que devait provoquer quelque ridicule de vieille fille. Elle sourit à tout hasard. Ce qui rassura l'abbé, déjà effrayé de s'être trop montré.

— Enfin, ce sont des gens bien ?

— Oh, on ne peut mieux ! L'honnêteté même. Mme Le Pesnel est une parfaite chrétienne, une mère de famille admirable. Elle ne s'est jamais occupée que de bien élever ses six enfants.

— Ah ! ils sont six ?

— Eh, oui... M. Le Pesnel est un grand honnête homme, un admirable chrétien qui a donné sa démission en même temps que le Maréchal.

— Démission de quoi ?

— Il était juge de paix.

— Ah !...

Mme Ligneul ne trouva pas cela très bien. Pourtant elle se morigéna : les juges de paix étaient, la plupart du temps, des hommes de dignité et de dévouement.

— Il est retraité ?

— Oui, maintenant il est retiré des affaires.

— Comment, des affaires ?

Mais l'abbé, pour rompre le dialogue, sortit sa tabatière. D'ailleurs, il n'y tenait plus.

— Chère dame, pardonnez-moi... Nous avons nos petits défauts.

— Oh, mais vous pouvez même fumer la pipe si vous voulez. Trop naturel.

Elle sourit avec une malice tout amicale. Mme Ligneul était laide, mais son sourire l'illuminait toujours. Elle aurait recommencé ses questions, si elle n'avait regardé sa montre accrochée à son corsage.

— Nous en reparlerons. J'en parlerai à M. Ligneul.

Elle s'en alla troublée, flattée et vaguement inquiète.

La plage était de sable fin et toute piquetée de parasols rayés de blanc et de rouge. Derrière les parasols, au pied des dunes, il y avait les cabines de bois que bordait l'étroit sentier des « planches ». Le long de ces planches couraient les garçons de bain qui portaient des baquets d'eau chaude et des serviettes. Sur les dunes, il y avait quelques chalets d'une laideur modeste et l'Hôtel de France.

Tout le monde était assis, sauf les enfants qui s'agitaient et criaillaient. Leurs cris parfois trop aigus provoquaient chez les parents de brusques menaces coléreuses qui bientôt s'apaisaient. D'autres cris s'élevaient de la baignade au ras du bord.

Mme Ligneul aperçut sa fille et son mari assis l'un près de l'autre. Elle regarda les deux silhouettes avec une tendresse que la circonstance rendit violente.

Agnès était assise dans le sable, enveloppée dans un peignoir, à côté du pliant de M. Ligneul. Elle regardait de loin les demoiselles Rabier qui étaient déjà dans l'eau. Son père l'en ayant suppliée, elle attendait sagement sa mère. M. Ligneul était prodigieusement craintif, et sa femme et sa fille supportaient ce travers avec la crainte de l'exaspérer.

Agnès avait un visage frais. Des contours ronds estomaquaient une ossature assez saillante. Elle avait le front blanc, les joues et le nez roses, des cheveux et des yeux châains, une lèvre mince mais assez vivement ourlée.

Mme Ligneul, en s'avançant parmi les cordes tendues et les pliants, sentit toute sa responsabilité. Elle trembla, car elle était sensible; mais elle était brave aussi et se promit de tout faire pour assurer le bonheur de sa fille, de son unique enfant, dont il faudrait se séparer, hélas! Assise, elle secoua ce sentiment de peur égoïste, et se reprocha d'avoir tenu sa fille trop serré. Impatiente de réparer le temps perdu, elle la moqua d'avoir trop bien obéi et de n'avoir pas été rejoindre les petites Rabier.

M. Ligneul se scandalisa et murmura, le nez dans le *Figaro*.

M. Ligneul était un homme de cinquante ans dont la haute, large et molle stature écrasait le pliant. Il était habillé d'une façon cossue et un peu plus recherchée que la plupart des bourgeois qui étaient sur cette plage. Il avait la même coupe de barbe que le général Boulanger.

Agnès jeta sur son père un regard vengé en se levant. Elle alla aussitôt vers la mer qui était à demi haute et assez près des cabines. Elle retira au dernier moment son peignoir de bain que sa mère prit sur son bras, et s'avança avec crainte dans ses longs pantalons bleus, gansés de blanc. Ses membres n'étaient pas fins, mais il aurait fallu peu de chose pour qu'ils parussent gracieux.

— Eh bien va, va.

Mme Ligneul était trop occupée de surveiller sa fille qui s'avançait d'ailleurs fort prudemment pour parler de ce qui l'agitait à M. Ligneul qui s'était levé et suivait sa fille d'un œil inquiet.

— C'est absurde, ces bains, marmottait-il. Oh! cette vague. Agnès...

— Veux-tu te taire, veux-tu la laisser.

— La voilà qui rejoint les petites Rabier. C'est absurde.

— Mais non, ce sont ses amies. Il faut bien qu'elle ait des amies.

— Ces petites-là sont folles. Agnès ne sait pas nager.

— Mais si... Elle a pris vingt leçons. Et tu vois bien que le baigneur a l'œil sur elle. Et elle est prudente.

Un énorme bonhomme à la figure violette et au ventre poisseux trônait parmi cette agitation de mare.

— Cela me fait mal... ces vagues...

M. Ligneul froissait le *Figaro* derrière son dos.

— Elle va avoir froid, rappelle-la... Agnès...

— Veux-tu te taire. Laisse-la s'amuser.

Agnès pataugeait en arrière des filles Rabier, qui, lasses de l'appeler, continuèrent de s'ébattre entre elles sans plus s'en soucier. Personne ne savait vraiment nager d'ailleurs.

Quand Agnès sortit, l'étoffe humide dessina une jolie poitrine.

— Tiens, voilà M. de Sainte-Pience, murmura avec un ton de révérence Mme Ligneul en l'enveloppant dans le peignoir.

Agnès, en se fourrant dans son peignoir, jeta un regard de coquetterie craintive vers le vieux marquis, qui, en costume de cheval, le chapeau sur l'oreille, promenait sa barbe poivre et sel parmi la considération générale des petits bourgeois. Le vieux cavalier l'avait regardée sortir de l'eau.

Mme Ligneul et Agnès se hâtèrent vers la cabine, dont Mme Ligneul ressortit un moment après, criant fort. Elle gourmanda le garçon baigneur qui accourait avec quelque retard, renversant la moitié du baquet d'eau chaude.

Cependant, M. Ligneul, rassuré, s'avança le long de la mer. Il enfonçait à regret dans le sable ses bottines à tige de soie grise. En s'appuyant sur son ombrelle, il saisit son lorgnon d'or qui battait sur son gilet de piqué blanc pour examiner les baigneuses dont les épaisses tuniques de laine bleues, blanches, rouges, luisaient au soleil.

Il rejoignit son vieil ami et compère, M. Rabier, l'entrepreneur. Rabier était haut en couleur, bruyant. M. Ligneul

le trouvait un tant soit peu grossier, mais était fasciné par son aplomb cocasse.

— Il est tordant, le vieux chouan, gouailla Rabier en suivant le regard de M. Ligneul qui revenait à M. de Sainte-Pience. Ils ont de l'allure tout de même, ces gens-là. Il est très aimable, il vient de me saluer. Mais il ne faut pas s'y fier, ça vous enverrait bien dans les oubliettes, à l'occasion.

— Vous exagérez.

— C'est vrai que vous avez la même barbe que lui.

M. Ligneul rougit et s'épanouit. Il passa sa main avec complaisance sur une justification si noble.

Les petites Rabier sortaient de l'eau. Plus jeunes qu'Agnès, elles étaient beaucoup plus entreprenantes. Elles entourèrent M. Ligneul qui feignit de protéger son pantalon gris, son gilet blanc, son veston bleu, sa cravate à pois, son chapeau de paille.

— Monsieur Ligneul. Bonjour, monsieur Ligneul. Pourquoi Agnès s'est-elle sauvée si vite ?

La mer achevait de vomir les derniers baigneurs. M. Ligneul s'en alla au café, derrière M. Rabier qui ne manquait jamais l'apéritif.

Mme Ligneul l'y rejoignit avec Agnès. Elle n'aimait pas que son mari allât au café, cela lui paraissait commun, mais elle était pleine d'indulgence pour ses petits défauts — les seuls qu'il eût, constatait-elle. Et elle craignait parfois d'avoir des sentiments au-dessus de son état.

Toute la famille Rabier arriva aussi. Mme Ligneul avait la plus vive admiration pour l'intelligence et les connaissances de Mme Rabier, fort supérieure d'éducation et de génie à son mari.

Mme Rabier, encore moins que Mme Ligneul, n'aimait le café. Mais elle s'inclinait aussi devant la simplicité du brave travailleur qu'on lui avait fait épouser. Ne lui donnait-il pas tout l'argent qu'elle voulait pour éduquer son fils et ses filles, et comme elle le voulait, bien au-dessus de leur condition. De leur côté, M. et Mme Ligneul avaient enfermé Agnès pendant huit ans dans un excellent couvent de Neuilly.

On repréla de M. de Sainte-Pience et de la haute société dont les châteaux dans les environs étaient des buts de promenade. M. et Mme Rabier trouvaient M. et Mme Li-

gneul un peu trop révérencieux. Plutôt qu'un Sainte-Pience qui n'avait pas un sou vaillant ou même les Carville qui avaient de grandes terres, ils admiraient les Viré, les sucriers qui avaient racheté le château de Cavisy à un cousin de M. de Sainte-Pience.

— Il est très fort, ce Viré, assura M. Rabier.

M. et Mme Rabier craignaient la malhonnêteté derrière une richesse subite et énorme.

Mme Rabier ne songeait qu'à son fils aux goûts si raffinés et qu'elle aurait pu mieux satisfaire avec tant d'argent.

— Ah! quand on est riche, on peut voyager, soupira avec un regret beaucoup moins âpre Mme Ligneul qui rêvait de Constantinople et s'était arrêtée à Venise, émue par la nostalgie de M. Ligneul pour le boulevard des Capucines.

Elle était toute tournée vers les pays lointains et le passé. M. Ligneul était fier des goûts de sa femme. Il aimait qu'elle lui lût le soir des romans d'aventures et de voyages, des récits d'histoire. Il s'y endormait d'ailleurs. Au théâtre, au contraire, il se tenait éveillé.

Mme Rabier était folle de théâtre aussi et, laissant son mari, gros dormeur, à la maison, y allait souvent avec les Ligneul qui s'étonnaient qu'elle amenât ses filles aux pièces les plus osées. Alors, les Ligneul se rappelaient que M. Rabier était anticlérical, peut-être franc-maçon, et que Mme Rabier, à demi juive, n'allait pas à l'église bien que baptisée. M. Ligneul se méfiait un peu de l'Eglise mais songeant à la mort, fronçait les sourcils au moindre propos hostile.

Chacun s'en alla de son côté pour déjeuner.

M. Ligneul s'arrêta chez le père Picard, le cabaretier-marchand de tabac, pour acheter un cigare. Mme Ligneul entra aussi, pour acheter des timbres.

On salua gaiement derrière le comptoir le poussah qui étalait un diabète inquiétant, mais souriait bonassement.

— Monsieur Ligneul, madame Ligneul...

C'était le troisième été que M. et Mme Ligneul venaient sur cette plage et ils étaient avantageusement connus dans toute la station balnéaire pour l'argent que révélait maint indice et leurs manières discrètes et affables. « Ils ne sont pas fiers », disait-on. Ce par quoi on les distinguait de la plupart de ces Parisiens dont le mépris bruyant écrasait

les naturels qui silencieusement se vengeaient en les rannonnant.

M. Ligneul poussa sa femme du coude, car M. de Sainte-Pience était là. M. de Sainte-Pience regardait Agnès et, dans son contentement, octroya un large coup de son vieux feutre à M. Ligneul qui le lui rendit avec une gratitude un peu trop inclinée, ce qui tira au vieux gentilhomme un sourire malicieux mais approbateur.

Mme Ligneul regardait M. de Sainte-Pience avec un intérêt nouveau, car l'abbé Maurois lui avait dit que les Le Pesnel étaient en relations avec lui et qu'il daignait s'enquérir en toute occasion de l'avenir du jeune Camille dont il avait dès longtemps remarqué les mérites.

Les Ligneul montèrent doucement la côte.

— Il faut que je te parle de quelque chose que m'a dit l'abbé Maurois.

— Bon, après le déjeuner.

— Oh! après le déjeuner, tu dormiras.

Mme Ligneul trouvait qu'il faisait chaud, en dépit de son ombrelle grise. Agnès marchait devant, rêveuse, dans sa robe à volants fleuris. Ils arrivèrent enfin devant la porte de la villa « Les Liserons ».

## II

Quelques jours plus tard, à huit heures du matin, un homme dans les trente ans descendait de la patache qui desservait toutes les plages depuis Granville jusqu'à Saint-Jean-le-Thomas. Il portait une petite valise. Son costume fripé, sa mine brouillée, sa peau salie, tout indiquait qu'il venait de faire un assez long voyage par le chemin de fer. Mais ce fut d'un pas alerte et la taille fort droite qu'il traversa Saint-Pierre encore endormi. Au passage il salua le père Pichard, déjà sur le seuil de son cabaret.

— Voilà le fils Le Pesnel qui arrive de Paris, dit le père Pichard en se retournant vers le fond de sa boutique.

Camille suivit un chemin qui le mena un peu en dehors du vieux village dans l'intérieur des terres. Il ouvrit une grille de fer dépeinte et entra dans un assez grand jardin, plus qu'à moitié potager. Un vieil homme en bras de chemise et en sabots nettoyait les espaliers.

— Papa.

Le vieux se retourna et s'épanouit. Un homme de soixante ans, solide, au teint rose, aux yeux bleus, la moustache en brosse avec de courts favoris. Il regardait son fils avec une affection un peu humble, mêlée d'inquiétude, en essuyant son sécateur humide de rosée. Il y avait un contraste frappant, presque gênant, entre ses loques de jardinier et le costume de ville pourtant pas très raffiné que portait son fils avec une crânerie un peu forcée.

— Eh bien, comment ça va ?

Le vieux avait le lent parler normand.

— Très bien, très bien.

Le vieux aux joues rudes et mal rasées mais pleines regarda avec gêne les yeux battus, les pommettes saillan-



## PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

### Rêveuse bourgeoisie

Vers 1890, Camille Le Pesnel épouse Agnès Ligneul sans l'aimer. Fils d'une bonne famille normande appauvrie, il a fait son droit à Paris et, à trente ans, y vivotait jusque-là avec sa maîtresse, Rose.

Son mariage avec la fille d'un architecte parisien pros-père lui permet de reprendre bientôt ses habitudes de pares-seux, sensuel et faible et de se lancer dans des entreprises chimériques car son beau-père lui a acheté un cabinet d'affaires. Il y engloutit d'abord la dot de sa femme puis, petit à petit, la plus grande partie de la fortune de son beau-père.

Camille et Agnès ont eu deux enfants, Yves et Geneviève. Agnès, attachée à Camille dès le début par un violent élan sensuel, lui reste sexuellement asservie. Elle essaie vainement de se libérer. Elle ne peut se résoudre ni à le tromper malgré la cour assidue de deux candidats amants, ni à divorcer. Après chaque crise, qui bouleverse les enfants, elle revient à son mari.

La dernière partie, écrite à la première personne par Geneviève, raconte les vains efforts des deux enfants pour échapper à leur famille et à leur hérédité. Yves a hérité le charme physique de son père mais il se découvre aussi lâche, faible et sensuel que lui. Craignant de ressembler en tout à cet être qu'il hait et méprise, il s'engage en Afrique et meurt au début de la guerre de 1914.

Geneviève, elle aussi, plaît. Aucun homme ne lui résiste. Après un mariage d'argent et une vie agitée où elle passe d'amants en amants, elle devient comédienne. A la fin du livre elle est enceinte et optimiste malgré tout.

Dans *Rêveuse bourgeoisie*, c'est le mot « rêveuse » qui est important. C'est le roman de l'irréalité de la réalité.



9 782070 220007



37-1 A 22000 ISBN 2-07-022000-1

Extrait de la publication